

ROYALISTE

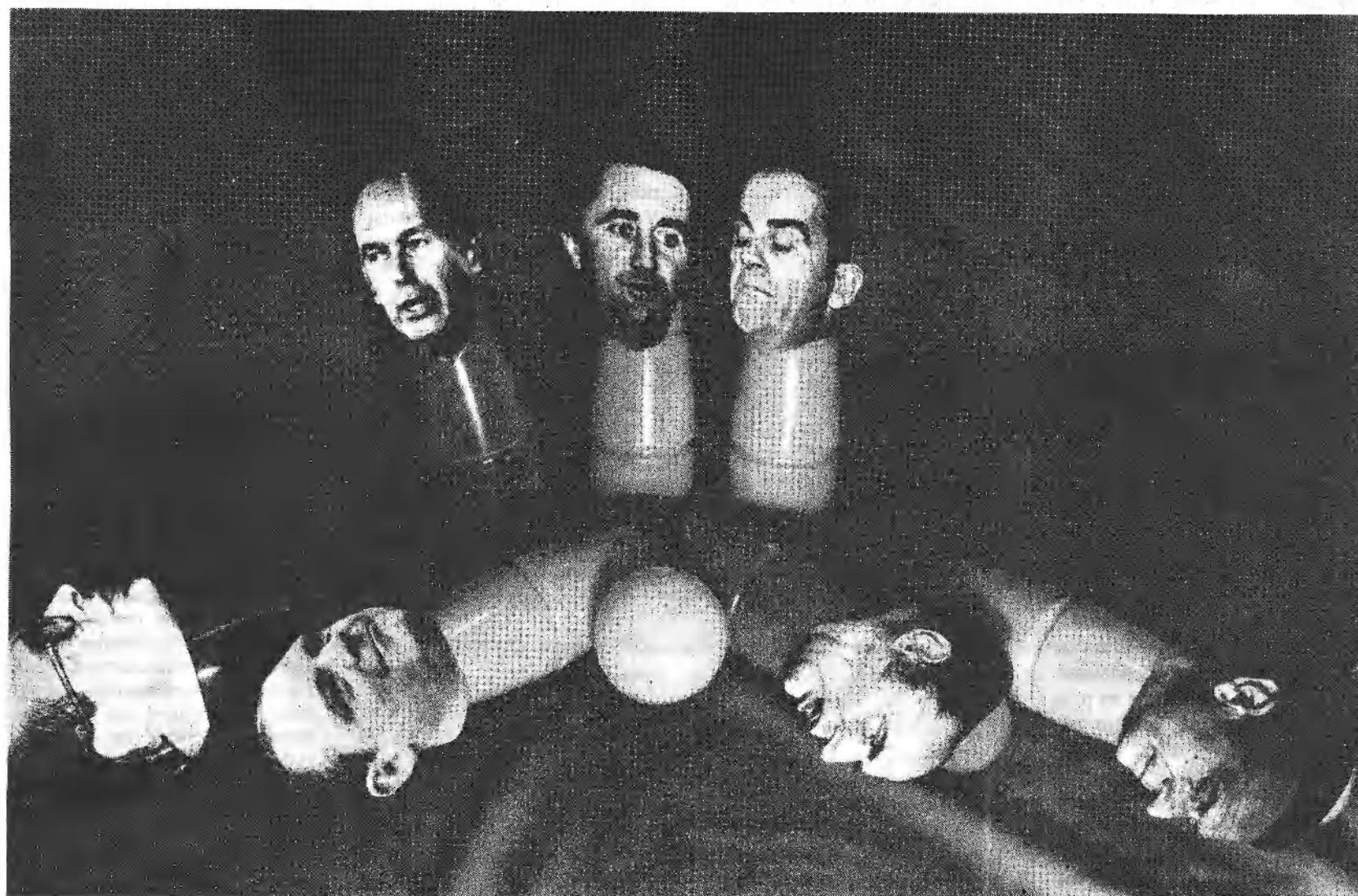
BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

9 MARS AU 22 MARS 1978

8^e ANNÉE — N° 265 — 4,00 F

ras le bol !



LA NOUVELLE ACTION FRANÇAISE — 17, RUE DES PETITS-CHAMPS — 75001 PARIS

bilan d'une campagne

Fallait-il faire ce bilan avant même que les résultats du premier tour soient connus ? Sans aucun doute puisque, pour la N.A.F. l'essentiel n'était pas de « faire » des voix mais d'affirmer la présence royaliste dans le débat politique et de développer son implantation.

Le pari pouvait sembler un peu fou : presque sans argent, face aux grands ténors de la majorité et de l'opposition et malgré le spectacle télévisé tout entier tourné vers eux, comment faire entendre notre voix ?

DES DIFFICULTES...

L'argent manquait en effet, mais chaque candidat a réuni, grâce aux dons de nos militants et de nos sympathisants, le minimum requis : tout juste de quoi payer la caution, les affiches officielles, les « professions de foi » et les bulletins de vote. Au total, entre 8000 et 10000 francs. Ce qui ne nous permettait évidemment pas de participer à la bataille de l'affichage sauvage, de louer

des chapiteaux et des espaces publicitaires. Tout au plus certains candidats ont fait imprimer quelques milliers d'affichettes et quelques dizaines de milliers de tracts.

Dernier obstacle, local celui-là : à Lyon, le tribunal administratif a refusé la candidature de Patrick Simon, actuellement sous les drapeaux, alors que d'autres candidats appelés, dans le Puy de Dôme en particulier se voyaient autorisés à se présenter. Singulière conception de l'égalité devant la loi. Ce qui n'empêche pas les militants lyonnais de présenter un candidat, en la personne de Frédéric Aimard, parisien aujourd'hui mais natif de leur ville.

... MAIS LE SUCCES !

Il n'en reste pas moins que, malgré le handicap financier, la campagne royaliste peut être considérée comme un succès. Bien sûr, comme prévu, la télévision et la radio, tout entières absorbées dans l'organisation du spectacle



politicien, n'ont guère fait écho à notre campagne. Mais les articles publiés dans la presse locale ont permis de compenser le silence des grands « médias » : du 15 février au 11 mars, il ne s'est pas passé un jour sans qu'un quotidien de province ne consacre au moins quelques lignes, et très souvent un article, à tel ou tel de nos candidats. Citons en particulier les nombreux et excellents articles de la presse angevine pour Nicolas Lucas, nantaise pour Bertrand Renouvin et Marie-France Barrier, lilloise pour Gérard Leclerc. Seule exception : Nice Matin, qui n'a pas cru bon de rendre compte de la campagne de Stéphane Monet. On se demande sur quels critères la direction du seul quotidien des Alpes-Maritimes a exclu notre candidat, alors que tous les autres quotidiens régionaux nous accordaient une place proportionnelle à ce que nous représentons...

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la campagne royaliste, se soit bornée à une simple opération de relations publiques. Si, faute de moyens nous n'avons

pas tenu de grandes réunions publiques, les candidats de la N.A.F. ont mené une campagne très active sur les marchés et dans les classiques « préaux d'écoles ». C'est ainsi que Régine Denis-Judicis, en Meurthe et Moselle, a tenu deux réunions par jour dans une circonscription en grande partie rurale. De même Nicolas Lucas en Maine et Loire. Dans les circonscriptions urbaines les « préaux » ont été complétés par des prises de parole sur les marchés, dans les cafés et par de très nombreuses réunions « chez l'habitant ». Au total, plus d'une centaine de réunions tenues et des milliers de personnes sensibilisées au projet royaliste.

Second objectif fixé - et atteint : le développement de notre communauté militante. Toutes les candidatures ont permis une meilleure implantation des groupes locaux de la N.A.F., et tout particulièrement à Versailles et à Angers. Mieux encore, dans plusieurs villes, des militants royalistes appartenant à d'autres organisations sont venus spontanément nous apporter leur soutien pour afficher, distribuer des tracts et même pour organiser des réunions. C'est la preuve que, dans l'action, l'unité des militants royalistes se réalise immédiatement, sans qu'il soit besoin d'une coordination nationale illusoire. Belles promesses pour un proche avenir.

PREPARER LA SUITE

Il va sans dire que, quel que soit le nombre de suffrages obtenus, l'effort de nos candidats ne s'arrêtera pas avec la fin de la campagne électorale. Dès le 13 mars, il s'agira d'exploiter les acquis de la campagne, de développer notre organisation locale, de préparer les journées royalistes et de se tenir prêts à ce « troisième tour » qui pourrait bien se situer en dehors des urnes. Cela concerne évidemment l'ensemble des militants de la N.A.F. qui, campagne ou pas, n'ont pas chômé ces deux derniers mois : les cellules et les cercles ont régulièrement fonctionné, plusieurs sessions ont eu lieu, des réunions ont été organisées (à Science Po en particulier, autour d'un débat avec le P.S.U. et les anarchistes) et notre organisation parisienne s'est décentralisée en secteurs d'arrondissements. Ainsi tout est en place, à quelques semaines d'un printemps incertain.

Hervé DUBOIS

3 mois : 10 F

Dans le cadre d'une vaste campagne de promotion pour étendre notre public d'abonnés, nous vous proposons - jusqu'au 30 avril 1978 - un abonnement de trois mois à Royaliste au prix exceptionnel de 10 F. Pour bénéficier de cette offre, il vous suffit de remplir et renvoyer le bulletin ci-contre, accompagné de son règlement. Vous pouvez également offrir des abonnements « 3 mois : 10 F » à ceux de vos amis que Royaliste pourrait intéresser.

offre exceptionnelle

Si vous souhaitez bénéficier d'un abonnement de 3 mois à Royaliste au prix exceptionnel de 10 F, remplissez le bulletin ci-dessous.

Nom : Prénom :
Date de naissance : Profession :
Adresse :
.....
.....
désire être abonné à Royaliste pour 3 mois, sans engagement de ma part, et verse 10 F.

Bulletin à retourner à ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs 75001 PARIS. C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N PARIS.
Seules les personnes n'ayant jamais été abonnées à Royaliste peuvent bénéficier de ce tarif « 3 mois : 10 F ».

un projet pour nantes

Que peut bien devenir Nantes en cette année anniversaire de son illustre fils Jules Verne ?

Une équipe de foot-ball (pour dire « allez les jaunes »), une place financière (façon Guichard rectifiée Giscard), des biscuiteries (mais le petit beurre est fabriqué par la Général Mills), des chantiers navals qui affrontent difficilement la tempête, une université dont les effectifs se stabilisent parce qu'il y a deux ans une grève y avait pratiquement duré toute l'année.



Nantes c'est tout cela. Une grande ville au riche passé marchand tant sous les ducs que sous les rois, une des rares villes de l'Ouest ayant fait sa révolution industrielle, ayant développé autour des usines de basse-Loire une tradition anarcho-syndicaliste qui demeure. Mais la ville est aussi un cul de sac et on commence à y dépérir.

Depuis près de trente ans l'asphyxie économique guette la ville et la région. Les industries traditionnelles, liées au port, sont en déclin. Qu'il s'agisse des conserveries, raffineries de luxe, biscuiteries, ou des entreprises métallurgiques (chantiers navals, convoyeurs). L'activité portuaire est en baisse. Les responsables du port autonome ont pu annoncer que le trafic avait, pour la première fois, dépassé 16 millions de tonnes en 1977, mais c'est pour

ajouter aussitôt que ce résultat est dû aux hydrocarbures car les autres marchandises (celles qui créent vraiment l'activité du port) ont chuté de près de 9 %. Il n'y a plus de nouvelles implantations industrielles comme il y en a eu au début des années soixante (métallurgie, textile). Au mieux on assiste à des décentralisations-catastrophe : une administration ou une banque installe ses centraux administratifs à Nantes pour faire momentanément baisser le taux de chômage. Ces opérations, lorsqu'elles réussissent, n'offrent de toutes façons aucune possibilité de promotion aux nouveaux O.S. en col blanc. Les responsables départementaux et l'ancienne municipalité battue en mars 1977, ont pratiqué le raccomodage économique, la navigation à vue. Toute la gestion économique, sans être aussi mauvaise qu'en Lorraine, manque depuis longtemps d'imagination. Cela tient à l'égoïsme des responsables, et à leur manque d'ambition.

UNE VILLE REPLIEE SUR ELLE-MÊME

Nantes est une ville à part dans les ensembles régionaux à la frontière desquels elle se trouve. Elle pratique l'isolement, le repli sur soi. Son arrière pays est en fait très limité. Il est des campagnes de Loire-Atlantique qui sont plus tournées vers Cholet que vers Nantes ! Par ailleurs Nantes méprise les villes des environs comme Angers ou La Roche-sur-Yon, ignore officiellement Rennes et considère Saint-Nazaire comme sa banlieue



ouvrière. Les voyages aux Antilles ne sont plus, Nantes n'est plus « Porte Océane », elle n'a plus de relations qu'avec Paris d'où tout lui vient.

Les élections municipales d'il y a un an ont incité des Nantais, dont les nafistes, à réfléchir à cette situation et à proposer, si possible, des solutions. Pour les royalistes de la N.A.F. et leurs amis, il faut redonner une ambition à Nantes, déterminer un grand projet capable de réorienter toute l'activité.

Au lieu que Nantes soit une banlieue lointaine des centres industriels européens — et bien des Bretons ne se sont pas rendus compte combien l'Europe économique avait accéléré la désertification des régions excentrées — il faut en faire une tête de pont, un passage nécessaire pour les liaisons avec une Amérique latine en plein développement, et avec une Afrique qu'il faut aider, et retrouver une activité commerciale et de transit.

UN PROJET AMBITIEUX

La définition d'un tel projet implique une volonté décentralisatrice de la part de l'Etat, une politique de relations avec les Etats non européens, mais aussi que les décisions ne soient plus prises à Bruxelles, ni même à Paris, mais à Nantes et en accord avec les autres villes et pays de l'Ouest intéressés à ce projet. Le développement du commerce va de pair avec le développement des voies de communication interrégionales, en particulier avec l'utilisation de la Loire jusqu'à Angers. Aux dires des professionnels c'est parfaitement possible et les engrais par exemple pourraient arriver à Nantes pour être stockés à Angers. Parallèlement, la région nantaise pourrait devenir une zone de diffusion énergétique : pétrole, énergies douces. Une centrale urbaine est même prévue au Pellerin

près de Nantes. Mais est-ce raisonnable et prudent d'installer une telle usine en plein milieu d'une zone urbaine de plus d'un million d'habitants ?

Il est évident qu'un projet comme celui-ci, qui concurrence directement les visées européennes ne peut s'élaborer qu'en collaboration avec toutes les villes et régions intéressées. C'est pourquoi, non seulement il est nécessaire de promouvoir une réforme régionale mais il faut aller encore plus loin. Le cadre départemental répond très mal à ce projet : Redon en Ille-et-Vilaine y est intéressé mais pas Saint-Malo. En revanche la création de « pays » (cholétais, pays de Vilaine etc...) peut permettre une collaboration plus réelle. Nantes, vieille capitale de Bretagne, liée par la Loire à d'autres régions, détient là une responsabilité historique qu'elle ne devrait pas, sous peine d'asphyxie, laisser échapper.

Groupe N.A.F. — NANTES

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris

Téléphone : 742-21-93

— Abonnements :

3 mois : 30 F

6 mois : 50 F

1 an : 90 F

soutien : à partir de 150 F
C.C.P. Royaliste 18 104 06 N
Paris

— Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais

— Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal

— Directeur de la publication : Yvan AUMONT

— Imprimé en France - diffusion N.M.P.P.

N° Commission paritaire : 51700



par
gérard
leclerc

reprendre le pouvoir de pierre boutang

une pensée qui sauve

Que Pierre Boutang ait sa « théorie » du pouvoir constitue sans doute un acquis essentiel, mais en soi cela ne serait pas décisif. On a trop répété que Glucksmann, Levy et les autres n'en avaient pas, sans dire vraiment pourquoi. Justement, cette carence ne tenait pas à une incapacité — dans le passé ils n'étaient que trop bons « dialecticiens » — mais à leur violente remise en cause de toute théorie moderne. Lorsque Bernard-Henri Levy s'en prenait à la langue elle-même entièrement piégée dans la clôture de la maîtrise, cela ne tenait nullement à un parti pris pessimiste. C'était le constat du cercle infernal dans lequel est enfermée toute la modernité... Depuis Descartes, me souffle mon démon intérieur. Mais alors, c'est une « sacré affaire », où il y va de toute pensée, de ce que penser veut dire. Vraiment, n'y a-t-il que des lumières et leur rationalisme ? Alors oui « la science, la nouvelle noblesse ! Le progrès. Le monde marche », mais « au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires ». Parfaitement, Rimbaud !

Le processus de la raison, Urs von Balthazar le résume aussi : « Abstrahe et impera ; trouve dans le cas individuel ce qui te permet de le faire entrer sous une loi que tu connais, alors tu le tiens sous ton pouvoir spirituel : la pensée est essentiellement un pouvoir. » Est-il une autre relation à l'Être, supracatégorielle où l'autre serait reconnu comme Personne ?

Si oui le pouvoir peut échapper à la maîtrise hégélienne conforme à l'analyse impitoyable de Kojève. Pour cela il faut que la pensée échappe au cercle rationaliste. Pierre Boutang ne craint pas la difficulté. Il réussit même l'étourdissante entreprise d'y répondre victorieusement en une dizaine de pages d'une densité admirable, et d'une difficulté (oserai-je le dire ?) qui m'enchantent. Elle est l'indice non pas d'une subtilité sophistiquée qui la rendrait insupportable, mais d'un suprême effort de l'intelligence. Pour saisir pleinement ce moment philosophique, le plus décisif du livre, on devra se reporter à *l'Ontologie du secret*. Comment la révélation de l'être dépend de la personne qui accueille l'étant et le reprend en « une répétition fondatrice ». Comment le consentement originel est en surplomb de l'être, contient un « plutôt que rien ». Cela fonde une pensée qui ne s'abolit pas dans une logique vide. Evidemment c'est revenir en deçà de Kant, et même de Descartes, pour se rendre à la méthaphysique et à la richesse ontologique de la création. Humiliant peut-être pour l'orgueil moderne, mais singulièrement libérateur que ce retour à la beauté du monde !

LA MODIFICATION CHRÉTIENNE

Cette pensée-là est accueillante à la théologie, car elle sait combien la création appelle la grâce. Nul « extrincésisme », nulle extériorité d'un salut qui viendrait se surajouter à un ordre serein et refermé sur sa perfection. Par ailleurs, l'Evangile ne détruit pas l'ordre du pouvoir. Il ne se laisse pas absorber par lui : « Rendez à César... » Parole sans cesse commentée, inépuisable sans doute mais où l'on peut voir l'infranchissable distance entre ce que contient le pouvoir humain et l'autorité de Dieu. Pourtant le malentendu est constant et la tentation totalitaire continue de rôder, du côté des nostalgiques du constantinisme et du côté de ceux qui identifient la marche du monde (ô Teilhard) avec la croissance du Royaume annoncé. « *Donc dans les deux cas, identification et homogénéité de la puissance, qu'elle soit saisie à partir de Dieu ou à partir de l'homme.* » Olivier Clément dans le *Visage intérieur*, un merveilleux livre dont nous parlerons, indique comment s'opère la confusion : par l'altération de l'image de Dieu qui devient : « *le Dieu-empereur des temps de chrétienté, le Dieu-gendarme et le père sadique* » de la société bourgeoise, l'anti-Dieu de toutes les inquisitions, pseudo-chrétiennes ou anti-chrétiennes. Le théologien orthodoxe rejoint le philosophe catholique. La résorption de la distance (celle qui n'abolit pas la participation de la grâce instaurée puis restaurée) produit le faux dieu et la tentation génialement décrite dans les *Karamazov*. Cette possibilité de la chute nous montre aussi d'où peut venir l'ambiguïté du pouvoir humain, et la nécessité d'une puissance salvatrice pour le guérir.

Mais ici nous abordons le mystère le plus saisissant, signe de contradiction, scandale pour Nietzsche dont le monstrueux contre-sens ne trouve d'excuse que dans l'ignorance, l'intelligence de la Trinité. Religion d'esclave, morale du ressentiment : « *Nietzsche et bien d'autres supposent une préférence ou tentation universelle de la faiblesse et de la mort, en même temps que l'universelle et secrète domination.* » Précisément l'abaissement inouï du fils de Dieu, qui « *ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave... s'humilie jusqu'à la mort et à la mort sur une croix !* »

(Paul aux Philippiens, II, 6-9), cet abaissement correspond à la plus grande exaltation. Les théologiens ont nommé le divin paradoxe la Kénose, de *kénos* en grec qui renvoie à ce qui est vide, creux, vain. Par la croix, le Christ s'est vidé aux yeux du monde de sa divinité. Le voilà, réalisant les prophéties, le plus dépouillé de tous, le mendiant, le pauvre des pauvres. Mais c'est sa gloire et il est ressuscité. Quelle conséquence pour une doctrine du pouvoir qui ne peut renoncer à la vertu de force ?

Pierre Boutang suit ici de près Urs von Balthazar qui discerne trois effets sur le pouvoir de cette faiblesse de Dieu, et son caractère sacrificiel. Tout d'abord, le prince chrétien a, en quelque sorte, vocation au martyre pour son peuple, disponibilité à donner sa vie, éventuellement à la reprendre si l'épreuve est victorieusement accomplie. En second lieu, l'esprit de pauvreté produit un détachement à l'égard de soi, un renoncement. Enfin « *ce qui apparaît finalement dans la faiblesse et la pauvreté de la Croix (...) comme le modèle dans son image, c'est l'esprit de Dieu... La Kénose apparaît comme l'expression adéquate de sa disposition divine d'amour.* » Ces trois exigences qui résument la modification chrétienne du pouvoir, le roi sacré à Reims les reconnaissait nécessairement. Mais le chef d'Etat de nos états laïcs ? La psychanalyse ne compensera pas les confesseurs de Louis XIV. « *A la différence du psychanalyste, le père spirituel connaît l'autre sans dissoudre son secret* » (O. Clément), mais que devient le secret d'Etat livré aux psychanalystes ? Il n'est pas si facile d'exorciser le démon de la volonté de puissance, lorsqu'avec la Croix, la Kénose s'est estompée. Aucun garde-fou moderne n'a été trouvé — ou alors il va contre l'essence du pouvoir qu'au lieu de modifier, il dissout.

REPRENDRE LE POUVOIR

Il faut bien nous résigner à interrompre l'étude de ce livre. Nous n'en avons pas épuisé (loin de là) toute la substance. Nous laissons en particulier à regret l'analyse de Kojève, les remarques neuves sur Foucault, l'exploration du continent Vico avec l'arrière-pensée d'y revenir dès que l'occasion surgira. En terminant, comment ne pas souligner l'accord profond, décisif, que notre entreprise trouve dans un pareil ouvrage, quelles armes elle pourra y puiser, quelle espérance aussi ! Jean-Paul Enthoven du *Nouvel Observateur* peut bien affirmer (un peu trop pour être cru vraiment) que « *l'écœurement guette et gâte la bonne volonté du lecteur tant l'archaïsme triomphe au fil de ces pages.* » Probablement n'a-t-il pas compris grand chose aux « ricorsi » de Vico. Surtout on voudrait savoir quelles nouveautés il oppose à cet « archaïsme ». Ces nouveautés, je suis sûr que ce sont les gadgets déjà archi-usés de ce monde trop vieux. La volonté révolutionnaire de Boutang qui veut mettre la flamme aux fondements vermoulus d'une société pourrissante est autrement jeune et forte. Laissons lui le dernier mot : « *Notre société n'a que des banques pour cathédrales... il n'y a d'elle proprement dite rien à conserver. Aussi sommes-nous libres de rêver que le premier rebelle, et serviteur de la légitimité révolutionnaire, sera le Prince chrétien.* »

Gérard LECLERC

— Reprendre le pouvoir — Pierre Boutang — Ed. du Sagittaire — En vente au journal : franco 51 F.

le projet



royaliste

l'enseignement

S'il est en France un domaine auquel l'on peut appliquer la célèbre formule de Tacite « Nous ne pouvons souffrir ni nos maux ni leurs remèdes » c'est bien l'enseignement. Il est, d'une part patent que les rendements de celui-ci sont décroissants comme en témoigne la baisse générale et catastrophique de niveau que l'on peut constater. Les réformes successives, y compris et surtout la réforme Haby, entérinent et planifient ce nivellement par le bas. Mais, par ailleurs, les résistances au changement y sont plus fortes que partout ailleurs.

Le cas des enseignants est à cet égard éclairant. Ils ont beaucoup à se plaindre de la situation actuelle : trop souvent, ils sont ligotés par des programmes absurdes, ils constatent, chaque année avec une amertume croissante que leur enseignement ne « passe » pas et qu'il est reçu avec un certain profit par un nombre d'élèves de plus en plus restreint. Encore heureux s'ils ne sont pas insultés voire frappés (1) par les élèves et mis en accusation par les parents. En fin, ils ont des traitements médiocres. Et pourtant ils sont acharnés à ne rien changer, refusent toute réforme qui remettrait en question les médiocres privilèges de leur statut — les fameux cent-dix jours de vacances par an notamment — et qui en, faisant éclater l'école hors de la salle de classe, ne respecterait pas les sacro-saints 27 heures de service maximum pour un instituteur, 18 heures pour un certifié, 15 heures pour un agrégé. Ils se contentent d'une existence

médiocre et étreinte et exercent sans illusion leur rôle d'éducateur.

POUR UNE REFORME RADICALE

Une réforme authentiquement révolutionnaire de l'enseignement doit tourner résolument le dos à cette situation malsaine : il faut donner aux enseignants davantage d'argent, d'initiatives, et de considération tout en augmentant leur travail et leurs responsabilités, ce qui implique que les échecs et l'inefficacité pédagogique soient davantage sanctionnés que maintenant.

Cela suppose donc une décentralisation profonde de l'enseignement. Autrement dit, il nous faut préconiser une quasi disparition du Ministère de l'Éducation Nationale : celui-ci, remplacé pour l'essentiel par des Offices régionaux éducatifs se bornerait à donner son agrément à des sortes de chartes régionales de l'éducation qui serviraient de schémas directeurs aux Offices, fixerait la durée minimale de la scolarité obligatoire et harmoniserait entre eux — dans certaines limites ! — les statuts régionaux des enseignants.

Quant aux offices, gérés de façon tripartite par la région, les enseignants, les représentants des parents et des élèves ou étudiants majeurs, leur rôle serait de diriger les universités et de ventiler les crédits publics entre les départements et les communes composant la région. En outre

ils auraient à définir des fourchettes d'horaires pour les disciplines de base (Français, mathématiques) formant le raisonnement, le jugement et le maniement de la langue. Enfin, ils donneraient leur agrément aux établissements d'enseignement et ratifieraient les projets éducatifs des communautés de base, départements (ou pays) et communes, les premiers gérants ce qui correspond en gros aux établissements du second degré et les secondes l'enseignement primaire et maternel.

PAS D'INNOVATION PEDAGOGIQUE...

Une telle procédure de décentralisation permettrait de diversifier au niveau local les méthodes d'enseignement selon les aptitudes et les goûts des élèves. Et, dans ce cadre, toutes les audaces seraient permises du moment que les erreurs ou les extravagances seraient sanctionnées par le retrait de l'agrément donné à un établissement par la région, ou la mise à pied d'un maître.

Ainsi, l'on peut envisager que dans l'enseignement maternel l'institutrice soit entourée de mères de familles payées à la vacation ce qui aurait le double avantage de recréer une sociabilité entre femmes d'un même quartier et de former un nombre important de mères à être les puéricultrices de leurs propres enfants. De même l'on peut tenter d'enseigner dans le primaire et les actuels C.E.S. les matières d'éveil par la méthode de l'enquête et de la constitution de dossiers en utilisant au besoin les services de la maison de la culture la plus proche (2). Enfin, l'abaissement de la durée de la scolarité obligatoire pourrait se combiner à l'octroi à chaque individu d'un crédit-éducation qu'il pourrait utiliser ultérieurement quitte à interrompre de temps en temps sa vie professionnelle par des stages de formation : ces stages devraient être contrôlés en partie par les entreprises pour éviter le gâchis actuel dans lequel des salariés avides de grandes vacances s'inscrivent

pour un cours « d'expression gestuelle » ou de « philosophie de l'extrême-Orient ». Mais la région (ou le département) et des représentants des enseignants devraient également avoir leur mot à dire pour éviter l'excès contraire, l'utilitarisme à courte vue, qui amène l'entreprise à inculquer à l'individu un savoir faire périmé au bout de quelques années sans se soucier de sa formation générale.

... SANS UN POUVOIR ARBITRAIRE

Inutile de dire que ces réformes, — dont la liste n'est pas exhaustive et qui constituent des hypothèses de travail et non un programme — ne manqueraient pas de provoquer une levée des boucliers : aux protestations des syndicats d'enseignants, se joindraient celles des parents désorientés par une école différente de celle qu'ils ont connue. Par ailleurs, il serait imprudent de mettre en œuvre d'un seul coup un projet global pour l'ensemble du territoire : ce serait le comble pour un pouvoir qui se voudrait décentralisateur ! Il vaudrait mieux ménager des étapes transitoires, faire des expériences dans certaines régions et ne tenter de les propager que si elles réussissent. Bref, il faudra un Etat suffisamment assuré de la durée pour poursuivre cette œuvre de longue haleine qu'est la remise en question du système scolaire et suffisamment indépendant des groupes de pression pour passer outre à leurs résistances. La réforme de l'enseignement est décidément, elle aussi, une œuvre capétienne.

Michel TOURON

(1) Plusieurs faits divers récents et dramatiques — dont l'assassinat d'un enseignant par un élève de C.E.G. — montrent que notre propos n'a rien d'excessif.

(2) Mais un horaire minimum pour les matières de formation du raisonnement et d'apprentissage de la langue, assorti d'un refus de tout laxisme dans leur enseignement doit être imposé.

marginaux :

l'imp

Parler des marginaux sans évoquer mai 1968 est impossible. La coïncidence est troublante : mai 68, les marginaux sont dans la rue, mars 78 ils vont aux urnes.

Ainsi comment expliquer la multiplicité des discours marginaux sans se rappeler qu'à l'origine il y eut deux mai 68, celui de Daniel Cohn Bendit et celui d'Alain Krivine. Par la suite, l'écart grandit entre ces deux visions de mai 68, jusqu'à les rendre antagonistes : quand Vive la Révolution ouvrait une crèche sauvage à Nanterre, la Gauche Prolétarienne se heurtait violemment aux forces de l'« ordre ». C'est pourquoi on arrive à regrouper sous l'étiquette « marginaux » mouvement féministe, écologistes, régionalistes, autogestionnaires et partis d'extrême-gauche.

DE LA REVOLUTION DU DESIR ...

« Il n'y a de révolution que de désir » écrivait Cohn Bendit. Cette réflexion nous conduit aujourd'hui à nous interroger sur une certaine forme de marginalisme, représentée par des candidatures féministes ou homosexuelles. L'existence d'un tel courant ne se justifie pas seulement par le rejet et le dégoût de la politique abstraite. On se trouve face à une prise de conscience du rôle moralisateur de tout discours politique dominant. En réponse, on utilise la sexualité comme moyen de subversion. Le fait que cette forme de marginalisme ait été rapidement récupérée, sous le concept creux de « libération sexuelle », a été mis trop rapidement sur le compte de la facilité avec laquelle le « système » intègre toute contestation. En fait, Lardreau et Jambet ont bien montré que depuis au moins un siècle, la Maîtrise ou le « système » jouent à la libération du désir. Dans leur course à la jouissance, les marginaux ont aliéné leur liberté et le sens de leur révolte. Le féminisme, dans ses revendications sexuelles, est la dernière tentative pour montrer que le désir est la seule force révolutionnaire. Il y a un épuisement des idéologies du désir, et c'est

sans doute ce qui arrive à maintenir en vie certains groupuscules révolutionnaires plus orthodoxes. Les marginaux ont vu coexister et quelque fois s'ignorer, depuis mai 68, deux réflexions parallèles : une portant sur le désir et l'autre sur le pouvoir. La contestation, par le biais du marginalisme, des institutions en place a toujours existé aussi bien sous l'Ancien Régime qu'aujourd'hui. Mais ce qui est nouveau et cela depuis mai 68, c'est que les marginaux ont conscience d'être la seule voie d'accès à la Révolution.



... AU DESIR DE REVOLUTION ?

Le vieux slogan soixante-huitard de « changer la vie » a perdu toute signification. Pourtant c'est bien ce mot d'ordre qui qualifie le mieux les marginaux. Le phénomène écologiste est l'exemple même d'un mouvement de reconstruction radicale de la société civile. A la base de toute pensée écologiste une constatation simple : l'Etat détruit plus qu'il ne produit. Nous sommes arrivés à un stade où l'Etat capitaliste n'a plus d'autre but que de se maintenir coûte que coûte en vie, et cela, même au détriment de la société civile. Les marginaux d'extrême gauche ont compris l'enjeu et essaient progressivement de développer un marxisme qui ne serait pas seulement le passage d'un pouvoir à un autre et l'extension de l'abondance. Mais

c'est peut-être une erreur de voir en tout marginal un révolté. On n'a jamais véritablement réalisé d'études sérieuses quant aux composantes sociologiques du mouvement marginal. Prenons un exemple connu et examinons donc les voix obtenues par Arlette Laguiller, lors des dernières présidentielles. Selon Rouge elles étaient composées pour une grande majorité de voix de femmes, et non de voix révolutionnaires. De même aucune surprise si on analyse les forces sociales qui soutiennent les écologistes : on y trouve une très forte proportion de cadres ou de gens appartenant à la petite ou moyenne bourgeoisie. De là à prétendre que le mouvement des marginaux est une résurgence d'un socialisme petit bourgeois, il y a un abîme, rapidement franchi par le Parti Communiste.

L'ETAT PIEGE

Nous ne sommes plus sous l'ancien régime ou les marginaux étaient constitués de fous ou de lépreux que l'on enfermait dans les « hôpitaux ». Aujourd'hui, on voit grand, ce ne sont plus des hopitaux qu'il faut créer mais un immense Goulag, car c'est la société civile dans son ensemble qui est en marge, en marge de l'Etat. L'Etat actuel qu'il soit bourgeois ou « socialiste », au nom d'une pseudo-légitimité, a investi la société à un tel point que l'on ne peut plus s'attaquer à la société sans remettre en cause les institutions. De cela à Gauche comme à droite on a peur, il n'est pas question de toucher aux mécanismes de l'Etat. Pour la Gauche, comme pour la Droite, le changement ne peut passer que par un

renforcement de l'appareil de l'Etat. C'est face à ce danger que s'insurgent tous les marginaux. Volonté de préserver une identité, une différence, et une volonté d'un changement radical se rejoignent pour se heurter au Monstre froid. Cela s'accompagne du refus de tout modèle, de toute conception globale (totale) de la Société. Les marginaux contrairement à la gauche et à l'extrême-gauche traditionnelles sont revenus des modèles : Maoïsme, Titisme, Guévarisme, autant de cours d'eau qui ont drainé les espoirs vers le Tout-à-l'Etat. Refusant le piège dans lequel toute contestation s'était enfermée, les marginaux ont fait l'apologie de l'exception c'est ce qui explique en bonne partie la difficulté de les saisir. L'Etat, lui, impose par l'intermédiaire de la classe politique un même discours, et sous le prétexte de protéger la Société, isole davantage les personnes. Il n'y a pas pour l'Etat de citoyens, il n'y a que des individus. Au contraire, penser différemment et vivre collectivement est le « mot d'ordre » présent dans toute déclaration marginale. Les marginaux c'est la première brèche ouverte dans le magnifique édifice étatique et comme l'a écrit Bernanos « Si vous n'êtes pas capables de vous jeter alors dans la première brèche ouverte, ainsi qu'une bête prisonnière hors de sa cage, vous n'êtes pas révolutionnaire ».

José MACE



s s e ?

Il y a maintenant dix ans éclatait mai 68 donnant naissance à ce qu'on appelle depuis le gauchisme ; concept fourre-tout désignant tout marginal contestataire voulant détruire la société. Trotskyiste, Maoïste, écologiste ce nouveau mouvement social a développé dans toutes les directions sa critique radicale de la société industrielle, alimentant le débat entre les principaux partis politiques.

Auto-gestion, libération de la femme, défense de l'environnement on ne compte plus les thèmes gauchistes récupérés, voire dénaturés, par des partis politiques qui s'en attribuent abusivement la paternité. C'est ainsi que le P.C.F. devient soudain le parti de la libération de la femme et le P.R. le principal défenseur de la nature...

LE GRAND REFUS

Face à cette récupération les mouvements d'extrême-gauche apparaissent impuissants. Capables de faire une bonne critique de notre société, jugée centralisatrice et destructrice des cultures régionales, ils achoppent lorsqu'il s'agit de passer au stade supérieur inévitable d'organisation et de mise en forme de leur projet de société. Ce blocage, à nuancer suivant les mouvements, provient de leur incapacité à envisager et à expliquer le phénomène du pouvoir d'Etat ; où tout simplement du pouvoir en général. Pour eux tout pouvoir c'est le mal, un mal absolu qu'il faut refuser absolument car il implique hiérarchie, contrainte etc. Le grand refus leur tient lieu de politique en attendant le grand soir où l'Etat s'effondrera, par la violence ou de lui-même pour laisser place à une fédération de pouvoirs autonomes et auto-gestionnaires.

L'ETAT IRREDUCTIBLE

Impuissants face au pouvoir ? Apparemment cela ne peut-être vrai pour les mouvements marxistes-léninistes. Tout le monde

connaît leur sens de l'organisation et leurs méthodes stalinienne. Leur but, en accord avec la vulgate léniniste, est de former l'avant-garde révolutionnaire des travailleurs, afin de s'emparer du pouvoir pour établir la « dictature du prolétariat ». Mais l'un des buts avoués de la révolution est toujours le dépérissement de l'Etat. L'Etat n'étant que le



moyen d'oppression d'une classe sur une autre, disparaîtra lorsqu'auront disparu les classes. On connaît le résultat : un renforcement écrasant de l'appareil d'Etat à l'opposé de l'idéal de départ. Nier la nécessité en soi d'un Etat, non réductible à une classe, en favorise l'extension a contrario ; l'Etat est incontournable. Ce n'est qu'en en comprenant sa nécessité qu'on peut le limiter, le contenir ; cela les trotskystes et les maoïstes ne semblent pas l'avoir compris.

L'ETAT MEDiateur

En réaction en partie contre le côté totalitaire et sectaire des chapelles marxistes-léninistes s'est développé un nouveau courant, écologiste et autogestionnaire dont l'importance ne cesse de croître.

Axé sur la critique de la vie quotidienne, ce mouvement a profondément renouvelé les thèmes et les préoccupations des « partis établis ». Mais la critique

que nous faisons précédemment peut à nouveau être formulée vis à vis de ce courant à tendances anarchisantes. En lisant le programme des écologistes aux législatives de 78 nous nous apercevons qu'ils veulent également la dissolution du pouvoir voire des pouvoirs « Alors n'ayant plus à attendre de changement de l'Etat, les Français pourront se consacrer aux joies de l'expérimentation » (Amis de la terre). Là encore, la nécessité d'un état est niée car l'Etat c'est pêle-mêle la centralisation, l'énergie nucléaire etc... Cette position aboutit à l'aberration d'Europe des régions, prônée par beaucoup d'écologistes. La négation d'un pouvoir d'Etat, médiateur entre les régions et le monde qui l'entoure, aboutit à la naissance d'un pouvoir supra-national obligatoirement totalitaire parce que négateur de l'identité nationale. Là encore, on aboutit à un renforcement de l'Etat, du pouvoir. C'est l'impasse.

LIBERER L'ETAT

La maîtrise est partout, l'Etat ne cesse de croître. Comment s'en sortir ? La meilleure attitude à adopter vis à vis du pouvoir d'Etat n'est pas de le nier ou d'en être un irréductible adversaire. Cette attitude mène à l'impasse, mais de l'accepter dans son autonomie et sa nécessité. L'Etat est nécessaire comme fédérateur et protecteur de la nation, comme arbitre et défenseur des droits de chacun. Depuis deux



siècles, ayant brisé toute entrave, l'Etat n'a cessé de croître, de tout vouloir contrôler, mais en cela il est devenu incontrôlé et incontrôlable. Le pouvoir des technocrates et de l'administration a réduit l'autonomie du politique, la marge de décision des citoyens. Aussi la solution n'est pas de prôner l'autogestion partout en croyant que, par ce biais on supprimera l'Etat. Il faut libérer d'abord l'Etat des tâches qui normalement ne sont pas de sa compétence. Seul un Etat libre et indépendant, point de rencontre d'une légitimité populaire et d'une légitimité historique, pourra permettre l'épanouissement de pouvoirs autogérés. Toujours aux côtés de ceux qui luttent pour défendre leurs libertés, nous ne pouvons rester dans l'impasse du « grand refus ». Un maximum de libertés certes mais à condition qu'il y ait un pouvoir réduit au minimum.

Hubert BOCQUILLON

lire

PIERRE CHAUNU

LA MÉMOIRE ET LE SACRÉ

CALMANN LEVY

Big-Bang, il y a treize milliards d'années, quelque chose explose et l'univers prend forme. A partir de cet éclatement originel et pendant dix milliards d'années, la matière se transforme, les nébuleuses dérivent, les étoiles dessinent dans le ciel des figures qu'aucune conscience ne discerne. Quelque part perdue dans cet univers une planète sans importance. Puis un événement sans précédent se produit, la vie apparaît avec la première molécule d'acide nucléique. Il nous faut attendre encore longtemps lorsqu'il y a trois millions d'années apparaît le premier hominien; il nous ressemble mais ce n'est pas un homme car ses instincts sont l'unique moteur de sa vie. Quand l'hominien devint un homme? Nul ne le sait. Comment? Lorsque, répond Chaunu, l'homme a pris conscience qu'il allait mourir et s'est insurgé contre cette fatalité. « L'homme est né avec la conscience du temps et de la mort », avec la mémoire et le sacré.

CONTINUER L'AVENTURE HUMAINE

Dans son dernier livre (1) Chaunu nous invite à poursuivre cette aventure extraordinaire, menacée par la crise qui secoue

aujourd'hui les sociétés de transition vers un âge post-industriel. Crise profonde car elle se manifeste par une peur de la mort et une menace sur la vie dont la principale demeure, il ne cesse de le répéter, la crise de la natalité. La suggestion de Sylène « heureux celui qui n'est pas né » hante à nouveau la conscience européenne car la mémoire et le sacré c'est-à-dire l'indispensable démarcation entre le phénoménologique, le contingent et l'être n'est plus assumée. Aucune société, aucun individu ne peut vivre sans avoir un rapport personnel à l'être, or le discours ontologique, le discours sur la mort ne se fait plus entendre. La société civile à tout absorbé avec pour conséquence le vide. « Il ne peut y avoir d'espérance quand on a décidé froidement le massacre des petits-enfants. Il ne peut y avoir d'espérance dans la vie sous le regard de la mort, quand on est incapable d'y inclure la mort ».

De ce déficit d'espérance, seul le marxisme semble avoir bénéficié. Pourquoi? Parce qu'il est un système total, une religion. Cela explique, malgré sa faillite historique et philosophique, sa résistance; il est infailible. En témoigne cette tentative de sauvetage de Marx du Goulag. « Tous les systèmes communistes sont totalitaires, soit » répond le marxiste Tchécoslovaque Ota Sik « mais on ne peut en accuser Marx, une troisième voie est possible » et c'est reparti... C'est également reparti pour Chaunu qui se lance à nouveau et d'une manière droitiste, dans une critique acharnée de la gauche dont la victoire serait pratiquement le début de l'apocalypse...

MEMOIRE GARDER

Face au grignotage insensible mais réel de nos libertés il faut mémoire garder. Une relecture des pères fondateurs de la démocratie nous montre qu'ils ont toujours considéré la liberté ma-

tricielle (liberté d'entreprendre et de posséder) comme un droit inviolable et sacré. Mais cette liberté première suppose une société où les deux ordres civil et religieux ne soient pas confondus, concentrés mais séparés et équilibrés. Il faut lutter contre l'augustinisme politique qui veut tout concentrer dans la société civile autrement dit dans l'Etat. « Là où l'on demande de concentrer encore plus, il faut éclater, disperser, amener le travail vers l'homme au lieu de conduire l'homme vers les grandes concentrations ». Réflexions classiques en cette période électorale si Chaunu n'insistait parallèlement sur la nécessité d'un retour à l'être. Le discours sur la mort doit à nouveau se faire entendre

de la part de celles qui en avaient la tâche : les Eglises. « Il faut réapprendre le sacré » en lisant à nouveau, à l'aide des découvertes de notre temps le livre qui a le plus conservé la mémoire des hommes : la Bible. Chaunu nous fait partager en quelques derniers chapitres le sens et la beauté de certains textes qui ne laissent personne insensible. « Et Dieu créa l'homme... homme et femme il les créa » (Gén 127), l'aventure humaine commence.

H.B.

(1) La mémoire et le sacré — Pierre Chaunu — Ed Calmann-Levy — en vente au journal : franco 59 F.

le palais des vases brisés

David Shahar est issu d'une famille juive installée en Palestine depuis cinq générations, il a donc assisté à la « création de l'Etat », un Etat démocratique « respectueux (comme l'écrit A. Chouraqui) de l'esprit et des principes qui inspirent les U.S.A. »; David Shahar sait à quel prix s'est accompli ce retour, il le sait encore mieux parce qu'il écrit en hébreu moderne, une langue qui n'existe que par la langue sacrée et qui la trahit en chacune de ses articulations. Israël pour son tourment est comme cela. Est-ce aussi pour cela que Shahar décrit Jérusalem dans les années 1935, avant?

Reste l'espoir qu'au-delà des compromissions, trahisons, ruptures, refus et absences, s'établisse secrètement la Délivrance, s'accomplisse « sans qu'ils le sachent » le juste retour dans la Terre Promise, se rebâtisse le Temple, et que le fils légitime de David règne de nouveau. « Ils sont impurs, ils reconstruisent la Terre Sainte, c'est sans le savoir reconstruire le Saint des Saints » (Edmond Fleg, le Chant Nouveau).

Le roman de Shahar débute prometteur par une figuration de la théorie des Vases brisés du kabbaliste Isaac Louria; puis comme si le livre, ou la langue moderne hébraïque, ou l'auteur ou ses personnages, se dérobaient ou se brisaient, l'ordinaire cours de la vie l'emporte, viennent les souvenirs du narrateur, souvenirs souvent sans autre gloire que l'éclairage soutenu qu'y porte la mémoire.

Au-delà de cette déception (l'on s'attend en commençant le livre à l'excellence de Zalman Shnéour, au prodigieux Buber) apparaît cette étrange coïncidence : toutes les paraboles du livre, ces cinq ou six longs contes qui le composent, se rapportent fortement au christianisme.

Il y a un secret diffus dans le livre de David Shahar, nous ne pouvons l'éclaircir, seulement nous étonner en ces circonstances, de ce que David Shahar choisit de nous dire.

G.S.

— David Shahar — Le Palais des Vases Brisés — Ed Gallimard.

poésie



montalte

par

Pierre Boutang

A la pentecôte de 1976 ma barque fragile rencontra une sorte de récif, ou plutôt un archipel de coraux et d'autres matières moins nobles ; je vérifiai que l'étonnement peut faire chavirer, mais, si l'on se rétablit, incite à la plus précieuse connaissance. Bien d'autres que moi, depuis lors, ont subi ce choc, ont en commun d'avoir subi ce choc de l'œuvre de Montalte, le plus extraordinaire poète français d'aujourd'hui ; et d'abord Gustave Thibon, non simple témoin mais qui agit à l'intérieur des poèmes sans cesse nouveaux, et peut-être sur l'homme. Pour l'action publique de « dévoilement » de l'œuvre, il y a sans doute une conspiration du silence où jouent ensemble la pudibonderie d'une droite d'ailleurs de plus en plus illettrée, et le confort intellectuel haineux de la gauche sous-pensante. Il faut donc rendre grâce à Jean-François Noël qui vient de donner à *Points et Contrepoints* un « essai sur la vie et l'œuvre de Louis Montalte » et un choix de ses poèmes. Pourtant, jusqu'à ce premier éclat d'une « renom-

mée » que l'on peut dire « secrète », (paradoxalement pour une dame accoutumée d'emboucher les cuivres), nous étions tous, tous les frères en cette œuvre si curieuse et grande, coupables de n'oser commencer, et de ne savoir par quoi commencer : le poète et le personnage — j'allais dire avec Vautier « le personnage combattant » ne sont pas séparables, et si les poèmes sont bien là, et se projettent sur l'avenir, les adversaires des « personnages » manquent terriblement : moribonds ou sourds. Au premier choc, les roses de sable proposaient, ensemble, une œuvre, de splendides vers amis de la mémoire et une grande querelle poétique, bientôt mise en forme en une sorte de traité : *poésie française pérenne*. L'éditeur infatigable — qui n'est autre que Montalte lui-même — y ajoutait coup sur coup, deux recueils engagés au plus frémissant et au plus dangereux de l'existence : « cœur de chair » où la référence à Ezéchiel s'adresse à la confrérie de tous ceux que menace le mal qui s'attaque à la source et au battement de la vie ; et les prodigieux, parfois insupportables (que l'on ne saurait regarder en face) « poèmes pour les prostituées ». Je ne veux ici que donner, ou plutôt répéter un signal. J'attends la publication, imminente, du fier et farouche *vieillesse* peut (dont Montalte m'a fait l'honneur de me communiquer le manuscrit), pour tenter une description ordonnée de cette œuvre ; toutefois les professionnels de la critique littéraire (il en reste quelques uns) feront bien de veiller à ce qu'elle ne retombe sur leur silence, en écrasant et l'un et les autres. Et enfin, de quoi ont-ils peur ? Deux remarques en attendant :

La première tient aux « matières » de cette entreprise poétique formellement prodigieuse. Le débat est ancien, et Maurras, entre autres, en a traité. Chez les plus grands modernes, morts depuis moins de vingt ans, on est libre de préférer — c'est notre cas — la pureté magique des éléments qu'ordonne un Supervielle, aux obsessions de sang, de sueur et de sperme d'un Jouve, bien que chez ce dernier, autant que chez son unique prédécesseur Baudelaire, se produise une transmutation — analogue à celle du fond de l'Océan « rien de cela qui s'annule, — mais tous souffrent un changement — en quelque richesse étrange » dont la poésie immortelle, non la psychanalyse, retient le secret.

Dans le cas de Montalte, la scatologie et l'immonde semblent avoir une double fonction, également « provocatrice » : le choix de cette matière du poème n'a pas le même sens que, par exemple, dans la littérature latine de l'époque impériale, où elle est prise, pour ainsi dire, comme tout naturel. Il y a des poèmes de Martial que nos éditions jésuites du XVII^e siècle marquent, selon le degré d'ignominie, d'un delta, d'un pi ou d'un oméga. Cette ignominie est certes « dénoncée » par le poète ; elle est au niveau des autres objets de la satire. Chez Montalte, la première intention, c'est de retrouver et marquer dans des bassesses intimes, les signes de décomposition du monde moderne. Ce n'est pas la moindre « contrariété » (je ne dis pas contradiction) de ce poète qui n'a le cœur soulevé par aucune perversion — ou qui, s'il en vomit, hors de l'acte même, tient la gageure de remplir et barbouiller de la déjection une « forme » qui reste

pure — que de ne cacher pas son admiration pour l'intégrisme moral et théologique de Mgr. Lefebvre. La seconde intention de cette pornologie ou pornomythie méthodique, c'est de combattre l'ennemi, la fausse poésie issue du surréalisme, sur son terrain fangeux. Naïveté ? Il la partage avec Restif de la Bretonne, à qui par certains côtés minutieux dans la chronique du vice, il ressemble tellement. Mais cette fange là n'est-elle pas vouée à la prose, au discours qui va tout droit ? Montalte dépucèle sans fin, et par tous les bouts, le « grand niais d'alexandrin », souvent éberlué de ce que le diable d'homme lui fait faire et lui fait dire. Alors, nous qui avons horreur de la crapulerie pornographique moderne, comment pouvons nous conseiller de lire Montalte ? D'abord pour des beautés non remplaçables, le poème de la petite fille morte et celui de l'abeille prise dans l'ambre, sont bien (ou mal) chez Martial, cernés d'horreurs anales, fécales, fellatoires ! Que si « le latin, dans ses vers brave l'honnêteté », la langue complexe, savante, précise, de Montalte a pour décrire le vice, les vertus du latin. Et, en notre temps d'ignorance progressivement croissante, elle ne risque pas d'être divulguée et nocive, beaucoup plus que le latin !

Ma seconde remarque devrait être réservée pour l'étude promise, et je ne puis ici que l'esquisser : je ne partage pas (à la différence de Maurras) la foi de Montalte dans les vertus de la « forme fixe », les lâches abandons, et la « prose à l'envers » comme disait le bon poète Toulet, des poëtaillois de notre basse époque, la misérable queue de Lautréamont, de Rimbaud, (ressassés, décomposés et machouillés par quelques générations d'imbéciles) et, tout autant, les pastiches en aragonnades comme les détritiques phantasmiques de Breton, méritent les sarcasmes de Montalte. Mais, en revanche, il leur est parfois trop indulgent, et tarasconne de faire mieux, que le surréalisme en matière d'égoûts et de dégoûts.

N'y aurait-il pas autre chose, dont pour la langue anglaise une T.S. Eliot et un Ezra Pound ont procuré les modèles ? Autre chose, où peut-être « l'enfant sourd » et le « nègre fou » de la rime (telle que, en rimant toutefois, la dénonçait Verlaine) seraient remis à leur juste place ; où des mètres plus exigeants et plus subtils seraient inventés ? Ou, contrairement, pendant qu'il tire à hue, mais cela n'exclut rien entre poètes — le fonds, la matière poétique demeurerait ce que l'antique honneur de la Création, (non ignorant mais distinct des décompositions de la nature), permettait au poète ; cependant que la forme, la détermination et mesure du langage inventerait des moyens neufs de modeler et transmuier cette matière. « Ce qui demeure les poètes le fondent » disait Holderlin...

Du moins ces questions, Montalte les pose, brutalement, impérieusement. Dans la manière propre de son génie. Lisez Montalte.

Pierre BOUTANG

Oeuvres de Montalte disponibles :

Poèmes pour les prostituées — franco 26 F.

Cœur de chair — franco 26 F.

Roses de sable — franco 60 F.

Poésie française pérenne — franco 35 F.

haro !

Haro sur les critiques, les marchands de pellicule, les cuistres cinéphiles ! Haro pour cet auteur, ces acteurs, ce film bon et français et c'est trop rare pour ne pas être souligné.

Deux emplois pour ce cri, l'un pour attirer la haine, la colère, l'autre au contraire pour appeler à l'aide, au secours. Film de haine et d'amour qui se tient dans une France de 1920, blessée comme ses enfants par ce qu'on s'est empressé de nommer la dernière des dernières... Dans cette guerre, Guillaume a laissé une jambe et un peu de son âme. Malgré tout il tente, comme tous les autres, de réapprendre à vivre dans un petit village d'Auvergne là « où il n'y a que la terre qui compte ». Quand l'homme est désemparé c'est à la terre qu'il retourne. C'est là où les villageois essaient de reconstruire une société détruite, et de redonner vie à des valeurs éteintes. Mais l'histoire ne recommence jamais, ou si elle se répète c'est sous le masque du

ridicule et de l'horreur. Vichy n'est pas loin, dans le temps et dans l'espace. Dernières images d'une France paysanne et féodale qui en quatre ans de guerre a perdu ce qu'elle avait réussi à conserver pendant près d'un siècle de République : l'honneur.

Pourtant il reste encore des créatures intactes comme Jill, le frère de Guillaume, ardent et farouche comme son cheval que tous convoitent du paysan roublard au châtelain. Triste châtelain revenu manchot de la guerre. Il couronne cette société paysanne morte et erre dans son château, sur ses terres qui ne lui appartiennent plus, obsédé par l'acquisition du bel étalon symbole d'une dignité qu'il s'efforce de retrouver. Afin de posséder l'animal il accusera Jill d'un méfait qu'il n'a pas commis. C'est à

cette occasion, lorsque le commissaire de police s'étonnera que le jeune homme ait réussi à échapper aux contraintes de la société et ne figure même pas sur le registre d'état-civil, le châtelain aura cette réponse admirable « j'avoue que je n'avais jamais pensé à le signaler ».

Car Jill et son cheval se sont choisis, mais ils ont choisi une vie primitive encore toute mêlée à la nature, ils font eux aussi parti de ce monde féodal où l'on pouvait vivre librement en dehors de institutions établies. Mais le châtelain en appelant le gendarme a inconsciemment réveillé l'Etat. On viendra arrêter Jill et des gens du village qui l'avaient caché pour les envoyer en ville dans une prison militaire. Dès lors cette vieille haine de la campagne contre la ville dévoreuse d'hommes resurgit. Guillaume et les femmes, fusil en main entrent dans la ville et c'est par une image de guerilla urbaine que se termine ce film. Le lien entre deux traditions est retrouvé en même temps que l'honneur.

Voilà un film qui va choquer, au moment où sur tous les écrans reparaît un rétro sentimental (1). Ce rétro là a une odeur de soufre. Pour une fois que l'on ne décrit pas l'entre-deux-guerres sous les habits de février 1934 ou de 1936 ! Il est rare de voir une première œuvre si personnelle, une rage de filmer qui fait plaisir. Voilà une réussite qui n'étonne guère lorsqu'on apprend que les gens du pays où l'histoire fut tournée, ont participé entièrement et directement à la réalisation du film. Cela explique peut-être le ton assez exceptionnel des dialogues et une atmosphère que jusqu'à présent peu de cinéastes ont réussi à créer, celle qui fait appel à une mémoire collective, à l'existence d'une communauté humaine qui est morte il y a déjà plus d'un demi-siècle...

Stéphane LAFFERTEY

(1) Attention au retour du cinéma hollywoodien d'entre-deux-guerres, à éviter à tout prix : « De l'autre côté de minuit ».

les correspondants de la n.a.f.

Voici classés par départements une liste de correspondants de Royaliste. Si vous désirez participer à notre effort de propagande, prenez contact en leur écrivant.

- 06 - N.A.F. - B.P. 659 - 06012 NICE CEDEX
- 13 - N.A.F. - B.P. 38 - 13100 AIX-EN-PROVENCE
- 24 - Laurent Dapigny, le Rivaud, 24700 MONTPON-MENESTEROL
- 27 - N.A.F. - B.P. 857 - 76010 ROUEN CEDEX
- 35 - N.A.F. - B.P. 2536 - 35025 RENNES CEDEX
- 44 - N.A.F. - B.P. 203 - 44007 NANTES CEDEX
- 49 - N.A.F. - B.P. 253 - 49002 ANGERS CEDEX
- 51 - M. Betbeze, 8 rue Saint-Maurice, 51100 REIMS
- 56 - Mlle de Prunelé, Trécesson, CAMPENEAC - 56800 PLOERMEL
- 59 - 62 - M. Charlet, 27 rue des Fossés, 59000 LILLE
- 64 - N.A.F. - B.P. 556 - 64010 PAU CEDEX
- 69 - N.A.F. - B.P. 44 - 69397 LYON CEDEX 3
- 76 - N.A.F. - B.P. 857 - 76010 ROUEN CEDEX
- 78 - N.A.F. - B.P. 120 - 78003 VERSAILLES CEDEX
- 83 - N.A.F. - B.P. 228 - 83053 TOULON CEDEX
- 88 - Mme Judicis, 4 rue Pasteur - 88000 EPINAL

selection librairie

- Pierre Andreu - Le rouge et le blanc - franco 48 F.
- Bernard Brigouleix - L'extrême-droite en France - franco 43 F.
- Michel Charzat - Georges Sorel et la révolution au 20^e siècle - franco 52 F.
- Pierre Chaunu - La peste blanche - franco 41 F.
- Maurice Clavel - Nous l'avons tous tué - franco 49 F.
- Olivier Clément - L'autre soleil - franco 43 F.
- Philippe de Commynes - les 180 jours de Mitterand - franco 43 F.
- J.P. Dollé - L'odeur de la France - franco 34 F.
- Lan Inisan - La bataille de Kerguidu - franco 52 F.
- Gal. Gallois - Le renoncement - franco 42 F.
- Olivier Germain-Thomas - Les rats capitaines - franco 23 F.
- A. Glucksmann - Les maîtres-penseurs - 49 F.
- Jacques Julliard - Contre la politique professionnelle - franco 35 F.
- J.F. Kahn - Complot contre la démocratie - franco 36 F.
- J.W. Lapierre - Vivre sans Etat - franco 63 F.
- M. Le Bris - L'homme aux semelles de vent - franco 49 F.
- Charles Levinson - Vodka Cola - franco 49 F.
- B.H. Lévy - La barbarie à visage humain - franco 43 F.
- Mac Cearney - Maurras et son temps - franco 43 F.
- Antonine Maillot - Les cordes de bois - franco 40 F.
- E. Maffre Baugé - Vendanges amères - franco 43 F.
- Gabriel Matzneff - Passions schismatiques - franco 42 F.
- Roger Nimier - D'Artagnan amoureux - franco 43 F.
- Roger Pannequin - Adieu camarades - franco 58 F.
- Philippe Robrieux - Notre génération communiste - franco 43 F.
- Ph. de Saint-Robert - Les septennats interrompus - franco 43 F.
- Michel de Saint-Pierre - M. de Charette - franco 56 F.
- Alfred Sauvy - L'économie du diable - franco 37 F.

Commandes adressées au journal accompagnées de leur règlement à l'ordre de Royaliste C.C.P. Paris 18 104 06 N.

la n.a.f. en mouvement

MEETING DU JEUDI 30 MARS

à 20 h 30 précises

44 RUE DE RENNES

« Après les législatives, les royalistes prennent position »

Le soutien et la présence de tous les royalistes de Paris sera nécessaire pour faire de cette réunion un succès, prélude à d'autres réunions dont l'impact et l'importance doivent aller en croissant.

nos candidats aux législatives : aidez-les !

NICE 2^e — Stéphane MONET,
supp. Jean-Marie LACK.

NANTES 2^e — Bertrand RENOUVIN, supp. Mme Marie-Françoise BARRIER.

ANGERS 2^e — Nicolas LUCAS
supp. Mlle Patricia LOCHE.

LILLE 1^{er} — Gérard LECLERC supp. Pierre VANDENBUSCHE.

NANCY 1^{er} — Mme Régine DENIS-JUDICIS, supp. Jean-Luc BOUTON.

ROUEN 1^{er} — Philippe CAILLEUX, supp. Robert PARIS.

LYON 3^e

Frédéric Aimard, supp. Daniel Bideau.

VERSAILLES 6^e — Michel GIRAUD, supp. Mme Claudine PARIS.

Nos candidats ont besoin de l'aide massive de tous nos lecteurs pour leur campagne de présentation.

SECTION 5^e — 13^e

Dîner-débat le vendredi 10 mars, avec notre ami Olivier GERMAIN-THOMAS qui présentera son nouveau livre : « les rats capitaines » — Participation aux frais : 30 F — Inscriptions en téléphonant au journal : 742-21-93.

MERCREDIS DE LA N.A.F.

Tous les mercredis dans nos locaux, 17, rue des Petits-Champs, à Paris, à partir de 19 h 30, discussion libre autour du buffet, à 20 h 30 précises, début de la conférence.

Mercredi 8 mars — « la Restauration : les ultras contre la Monarchie » par Paul Maisonblanche.

Mercredi 15 mars — « L'enfant et la société » par Marie Lesage et Philippe Vimeux.

Mercredi 22 mars — « les élections législatives ont-elles changé la situation politique » débat animé par Bertrand Renouvin.

JOURNEES ROYALISTES : 29 et 30 avril

Avec la participation de personnalités importantes et inattendues les JOURNEES ROYALISTES 1978 auront un retentissement qui dépassera tout ce que nous avons réussi jusqu'à ce jour. Il est donc important que le nombre des participants augmente en proportion de ce succès prévisible. Or c'est sur les royalistes de la région parisienne que reposent l'organisation des Journées. Ce sont eux qui pourront faire venir les centaines de nouveaux sympathisants et curieux que nous sommes en mesure d'accueillir. Et c'est dès aujourd'hui qu'il faut acheter et diffuser les vignettes de soutien qui donneront droit à l'entrée gratuite pour les deux jours. Il existe deux sortes de vignettes :

— à 100 F pour nos amis qui peuvent nous donner les moyens d'organiser une réunion prestigieuse avec notamment une fête comportant la prestation d'artistes professionnels.

— à 18 F à diffuser auprès de tous nos sympathisants qui désirent nous aider à nous exprimer dans un débat politique où seuls les puissants peuvent se faire entendre.

reliez votre collection

Véritable instrument de travail, votre collection de ROYALISTE n'est utilisable que si elle est d'une consultation pratique. Nous mettons à votre disposition une reliure à tringles, recouverte de

toile bleu-roi, frappée au dos de notre sigle en doré. Chaque reliure permet de contenir une cinquantaine de numéros du journal.

Format extérieur 26 x 33 cm

(épaisseur 11 cm), fournie avec 52 tringles chacune. Il existe des reliures avec inscriptions Nouvelle Action Française et d'autres avec Royaliste. Précisez vos désirs à la commande.
Prix de vente : 35 F (franco 43 F).

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (50 F), un an (90 F), de soutien (150 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, Rue des Petits-Champs, 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

éditorial



par
bertrand
renouvin

notre choix

Deux faits ont marqué la longue campagne pour le premier tour : la lassitude d'une grande partie des électeurs, et le grand nombre de candidats. Paradoxe ? Non pas : deux façons de montrer que les Français voudraient entendre ou dire autre chose que les discours usés de la classe politique. Comme aux dernières municipales, les candidats marginaux — que les grands partis méprisent avant de tenter de récupérer leurs voix — ont exprimé cette autre France qui rêve d'une politique différente et d'une nouvelle citoyenneté.

MEDIOCRITE

Mais la règle électorale est ainsi faite qu'il va maintenant falloir choisir entre ces grandes formations dont on a pu mesurer, depuis plusieurs mois, l'extraordinaire médiocrité. Dès lors, comment se décider ? Choisir un programme plutôt qu'un autre ? Mais le programme de Blois est insignifiant : un simple catalogue de mesures à court terme et à strict usage électoral, sans même une idée originale qui puisse justifier la mauvaise sauce que M. Barre nous a servie. De plus, rien ne dit que les giscardiens auront les moyens d'ap-

pliquer leurs misérables recettes même si, d'aventure, la majorité actuelle l'emportait. Tant de conflits sont possibles entre les deux fractions de la droite, dans l'attente des présidentielles ou pour les hâter... Même incertitude pour le « programme commun » de la gauche. Le mythe qui avait sous-tendu l'union socialo-communiste ces cinq dernières années, et suscité tant d'espérances, s'est effondré. L'opposition est maintenant trop nette entre des socialistes qui veulent ménager leur clientèle (et certains intérêts puissants) et des communistes qui ne veulent pas être des dindons de la farce pour qu'un accord de dernière heure puisse tout effacer.

Faut-il alors voter pour les avantages immédiats que nous promettent chacun des deux camps ? Plus l'échéance approche, plus les partis sont amenés à tenir sensiblement le même langage, destiné à certaines catégories d'électeurs souvent indécis mais qui détiennent les clés de la victoire. D'où la surenchère sur le S.M.I.C., les appels à la jeunesse, l'empressement autour des vieillards. Comment choisir, entre ces propagandes qui se confondent, entre ces sollicitudes étrangement convergentes...

QUELLES SOLUTIONS ?

On nous rétorquera qu'il ne s'agit là que de l'écume des choses, et qu'il faut se décider entre deux grands « choix » de société » qui résultent d'options politiques, économiques, voire philosophiques, fondamentalement différentes. Ou bien, si l'on ne peut se résoudre à voter pour, du moins voter contre la politique qui paraît la plus dangereuse. Quatre solutions sont alors envisageables :

— Voter pour la droite. Nous savons trop que la liberté qu'elle prétend défendre n'est que le masque de dictatures insidieuses : celle de l'aristocratie financière sur l'Etat, celle de l'argent sur l'économie, tandis que se profile à l'horizon la pure volonté de puissance d'un homme à qui il serait dangereux de donner le moindre chèque en blanc. Il n'est pas possible de voter pour la conservation d'une société qui se dissout, de valeurs qui se sont effondrées, laissant le champ libre à l'impérialisme américain, à la sauvagerie de l'économie libérale, à l'insolence des privilégiés.

— Voter pour la gauche. On pourrait être tenté de s'y décider, ne serait-ce que pour ne pas insulter l'espérance de millions de Français. Mais cette espérance risque d'être une fois de plus trahie car les nationalisations que la gauche promet ne feraient que renforcer l'étatisme et l'emprise des bureaucraties

partisanes sur l'économie. Car les plus autogestionnaires des socialistes sont ceux qui s'affirment en même temps léninistes ! Quant au Parti communiste, dont nous avons suivi avec attention l'évolution certaine, il s'est peut-être débarrassé de la tutelle de Moscou, mais la logique intellectuelle de ses cadres reste profondément totalitaire. S'il faut rejeter les sornettes de l'anti-communisme de droite, comment ne pas redouter la bureaucratie lourde et triste que le Parti communiste instaurerait ?

— Voter contre la droite. La tentation est forte, provoquée par le dépit ou le dégoût. Mais, quand on est royaliste, comment se résoudre à exclure, même symboliquement, une partie des Français ? Nous n'avons jamais été tendres pour les états-majors et pour les thèses droitistes. Pourtant, comment rejeter une tendance populaire (mais oui !), sans doute détournée, qui vote peut-être par peur de l'autre mais qui a souvent la nostalgie d'un grand projet politique et diplomatique ?

— Voter contre la gauche. Autre impossibilité, fondée sur des raisons identiques. Même si les électeurs de gauche risquent d'être trahis par les politiciens professionnels, il n'est pas possible de dire non au désir de réforme ou de révolution de tout un peuple, de rejeter ses vieilles traditions de liberté et de solidarité, de condamner la France des pauvres et des perpétuels exclus.

NOTRE CHOIX

C'est pourquoi, comme aux présidentielles, la N.A.F. conseille l'abstention au second tour, sauf dans quelques cas particuliers. Par exemple à Nancy, où notre candidate Régine Denis-Judicis appelle à voter contre Servan-Schreiber, quel que soit son adversaire, parce qu'il représente tout ce que nous combattons : le giscardisme — sous ses aspects les plus bouffons — la dictature de l'argent, le délire supranational, la soumission à l'impérialisme américain.

Sans doute l'attitude des royalistes heurte-t-elle les passions du moment. Mais quand on a décidé de témoigner en faveur de l'unité, quand on lutte pour l'avènement d'un pouvoir dans lequel tous les Français pourraient se reconnaître, il faut aller jusqu'au bout de son choix. Donc refuser d'entrer dans un camp, même momentanément, même par crainte ou par dégoût de l'autre camp.

Cela afin de préparer l'avenir, que des affrontements stériles ne sauraient épuiser.

Bertrand RENOUVIN